

sur son front se sèche la sueur d'angoisse... reprend enfin un peu de calme...

Fanchon s'imagina qu'il s'impatientait :

—Encore une minute, monsieur... Voulez-vous que j'aille chercher maman, si vous ne pouvez pas attendre davantage?...

—Non, non, inutile...

Il rentre, referme la porte au bas de laquelle il repousse du pied les tresses de paille contre les disjointures.

Il se rassied sur l'escaiveau et prenant, au passage, la main de Fanchon, il l'attire à lui, la met à cheval sur son genou.

—Ce n'est pas toi qui joues de cet instrument pendu là-haut ?

—Oh ! non, moi je ne fais que chanter les chansons que mère m'apprend... Elle dit pourtant que j'ai une jolie voix...

—Alors, c'est à ta maman cette mandoline ?

—Non plus... Elle appartenait à Magdeleine... et depuis que Magdeleine est morte, c'est à Petit-Bernard...

—Ton frère, sans doute ? fit-il, rêvant au passé.

—Non... il n'est ici que depuis deux mois... avec Magdeleine il est venu nous demander secours... Tous les deux ils mouraient de froid et de faim... Magdeleine jouait de la mandoline dans les villes et ils vivaient comme ça...

—D'où venaient-ils ? Tu n'en sais rien ?

—J'ai entendu raconter à Petit-Bernard qu'ils avaient visité les pays chauds de la France et qu'ensuite, après avoir seulement traversé Genève, ils étaient venus dans la montagne...

—Et quel âge avait cette Magdeleine ? Le sais-tu ?

—Non. Je sais seulement qu'elle était bien belle et que j'ai pleuré en la voyant mourir...

—Et Petit-Bernard ?

—Il doit avoir mon âge...

—Et toi, quel âge as-tu ?

—Sept ans et demi, monsieur... J'aurai huit ans vers septembre. Il ne l'interrogea plus.

Pour lui plus de doute... Les petits vagabonds aperçus à la fin de l'été sur la *Ville-de-Tiende* étaient venus échouer à Bovernier après mille aventures : Petit-Bernard, c'était Georget...

Du moins, cette fois, il ne lui échapperait pas. Et s'il voyait se confirmer ses soupçons, si Fanchon était l'autre enfant de Blanche, il en finirait d'un coup avec ces deux êtres qui représentaient pour lui les seules menaces de l'avenir.

Fanchon s'échappa tout à coup des mains du misérable.

—Voici maman, monsieur, avec Petit-Bernard...

Et, en effet, au même instant la porte s'ouvrait, donnant passage à Catherine et à Georget que Catherine tenait par la main.

À la vue d'un étranger dans son chalet, Catherine resta interdite.

Gaston la rassura :

—Madame, dit-il, j'ai entendu parler de votre charité... Je sais que malgré votre pauvreté vous n'avez pas voulu laisser à la misère, à l'abandon, ce pauvre abandonné... J'ai, moi, le bonheur d'être riche et de ne pas compter l'argent... Je n'ignore pas que s'il s'agissait de vous, assurément vous refuseriez toutes mes offres... mais il s'agit de cet orphelin... Votre charité m'a inspiré de la pitié... Je suis prêt à faire pour Petit-Bernard tout ce que vous désirez...

Catherine restait effrayée.

L'enfant se pressait contre elle, regardant l'inconnu avec effarement.

Et il dit, à demi-voix :

—Défends-moi... J'ai peur...

Catherine l'entoura de ses bras dans un geste de tendresse maternelle.

—C'est à lui de choisir, monsieur, car je ne suis pas sa mère... je n'ai sur lui d'autre influence que celle qui me vient des preuves d'affection que je lui ai données depuis qu'il est ici... Veuillez lui expliquer ce que vous comptez faire de lui... Il a été si malheureux qu'il possède une intelligence au-dessus de son âge... Il vous comprendra et vous répondra...

Gaston allait parler lorsque Georget l'interrompit.

Il avait quitté le bras de Catherine et s'était jeté entre elle et l'inconnu comme pour la défendre.

—Monsieur, dit-il, je ne demande qu'à rester pendant toute ma vie auprès de celle qui m'a recueilli...

—Même si je vous offrais l'aïssance, la fortune ?

—Je ne veux pas quitter celle qui, depuis deux mois, m'a tant aimé... Je ne veux pas non plus quitter Fanchon...

Gaston dit en souriant, avec douceur :

—Restez donc, mon enfant. Je ne veux pas vous faire de la peine.

Et à Catherine :

—Je n'ai pas voulu vous froisser... Je n'ai voulu que vous venir en aide... J'espère que vous n'avez aucune prévention contre moi ?

—Non, monsieur... Je vous suis gré de votre pitié et vous remercie de vos offres généreuses...

Gaston lui tendit la main. Catherine avança timidement la sienne.

Cet homme, d'instinct, l'épouvantait...

Devant cet inconnu et malgré son air doux, elle se souvenait de Magdeleine qui, en mourant, lui avait dit :

—Prenez pitié de l'enfant ! Gardez-le auprès de vous !

Et elle se souvenait aussi de la promesse faite à la morte : "Dor-mez en paix... Je vous ai comprise... Personne ne retrouvera l'enfant chez moi... Personne ne viendra le chercher auprès de moi."

Gaston s'aperçut-il de l'impression qu'il produisait sur la veuve ?

Peut-être, car il cessa d'insister. Il évita même de demander à Catherine des renseignements sur le petit abandonné. A quoi bon, du reste ? Est-ce qu'Anspach, au premier mot, n'allait pas reconnaître Georget ? Au besoin, le colosse chercherait à apercevoir le fugitif et alors, pour lui comme pour Gaston, il n'y aurait plus de doute.

Il prit congé de Catherine.

—Je reviendrai vous voir demain, dit-il ; je voudrais vous rassurer sur mes intentions, car il me semble que vous avez de moi une vague défiance... Je m'en remettrai à vous du soin de me dire ce que je peux faire pour votre enfant adoptif... Votre bon cœur et votre charité m'ont touché jusqu'au fond du cœur... Je voudrais que votre charité ne fût point pour vous une cause de gêne pour l'avenir... Et toutes les préventions que vous pouvez avoir contre moi n'expliqueraient pas votre refus des offres que je vous fais de vous venir en aide.

La veuve crut avoir fâché l'inconnu.

Elle était pauvre, presque misérable : un enfant de plus, c'était une grosse charge. Elle n'avait pas le droit de refuser. Puis, jusqu'à présent, avait-elle quelque motif de redouter cet homme ?

—Ces enfants vous remercieront, monsieur, et vous béniront toute leur vie pour le bien que vous leur ferez...

—A demain donc, nous causerons plus longuement.

Il se leva, embrassa Fanchon, embrassa Georget, et se retira.

A peine était-il parti que Georget se jetait dans les bras de Fanchon, avec une grande terreur :

—Fanchon ! Fanchon ! j'ai peur de cet homme !

Catherine intervint, essaya de le calmer :

—Le connais-tu ?

—Il me semble l'avoir rencontré déjà... Je suis sûr qu'il nous veut du mal... Ne me laissez pas seul avec lui...

Fanchon releva la tête avec un geste de fierté et de défi :

—N'aie peur de rien, Petit-Bernard... nous te défendrons...

Thomas Anspach attendait à l'auberge. Gaston courut l'y rejoindre...

Et entre les deux complices, s'échangèrent des paroles pressées, pleines de trouble, pleines d'une infâme espérance.

—Anspach, Georget est ici...

Le colosse eut un terrible mouvement de colère.

—Impossible !... Et comment l'auriez-vous reconnu ?...

—Il est arrivé au village, à demi-mort, avec Magdeleine, il y a deux mois.

—Et Magdeleine ?

—Morte le jour même de leur arrivée.

—Etes-vous sûr ?

—Je ferai en sorte de te montrer Georget... Quand tu l'auras vu...

—Plus de doute, assurément...

Ils causaient à voix basse, dans la salle de l'auberge, près de la fenêtre.

Tout à coup, Gaston appuya la main sur le bras d'Anspach.

Une femme passait dans la rue, avec un enfant auprès d'elle.

—Regarde !

Anspach se pencha, écarta les rideaux de serge rouge sur la fenêtre, et colla son visage contre les vitres où la chaleur du foyer avait peu à peu dégelé le frimas.

Puis, il se recula vivement et laissa retomber les rideaux.

—Eh bien, me suis-je trompé ?

—Non... c'est bien lui !...

En même temps, dans la neige de la rue, une courte scène se passait.

Devant l'auberge, Georget avait vu tout à coup se soulever les rideaux et se coller contre les vitres la hideuse figure de l'homme qui avait été son bourreau... C'était bien la tête énorme du colosse avec ses cheveux ébouriffés qui semblaient prendre naissance sur les sourcils, avec sa dure barbe rousse...

La main de l'enfant se pressa, convulsive, dans les doigts de Catherine.

Mais, par un effort prodigieux de sa volonté, il se raffermi, détourna la tête, fit semblant de n'avoir rien vu.

Un froid mortel, pourtant, se répandait en lui.

—Je voudrais rentrer, madame, dit-il très bas.

Elle vit qu'il était pâle et chancelait. Elle eut peur.